

*Et si les Thaïlandais francophones prenaient la
plume pour rédiger leurs réflexions en français,
afin de le rendre vivant par eux-mêmes ?*

INTRODUCTION

Longtemps, je me suis imaginé le bonheur de rédiger un livre totalement en langue française. Bien sûr, ni mes mémoires de master ni ma thèse de doctorat ne pouvaient être pris en considération. Je me suis imaginé ce livre par avance, en entier, non seulement pour me donner du cœur à l'ouvrage, mais aussi pour m'inciter à prendre mon courage à deux mains ! Et quand je me suis mis à sa rédaction, j'ai alors compris qu'il me faudrait *oser le français* et aller jusqu'au bout. Cette idée de publier un livre dans une langue si différente du thaï, dont le thème porterait sur divers sujets déjà abordés par ailleurs, était un défi que je me lançai, surtout que le public serait francophone, voire francophile.

Cinq raisons, essentiellement, peuvent justifier un tel travail.

La première concerne ma francophilie invétérée, née dès mes premiers contacts avec la langue française, il y a plus de trente ans de cela. Depuis, j'aime (et n'ai jamais arrêté d'aimer jusque-là) le français sans trop savoir pourquoi. Quand je devais répondre à la question de savoir pourquoi j'avais choisi le français, je dois avouer ici que je ne faisais que répéter ce que j'avais lu ailleurs, ce que les autres avaient tellement dit déjà sur les qualités du français. Mais moi, pour parler honnêtement, je ne savais l'expliquer...

La deuxième raison est un sentiment de honte. J'avais honte d'avoir à apprendre à mes étudiants à écrire en bon français, alors que moi-même je ne possédais pas assez la langue française. J'avais honte d'avoir enseigné si longtemps toutes les règles grammaticales, alors que je continuais à commettre des erreurs. J'avais honte d'être l'illustration vivante de ce proverbe d'origine malaise qui affirme que la mère crabe ne réussira jamais à apprendre à ses petits à marcher droit, si elle-même ne marche pas

correctement. Quand j'ai ouvert un groupe sur Facebook avec l'idée de tenir un journal en français – mon compte s'appelle « [sombat khruathong](#) » tout simplement et si cela vous intéresse, vous pouvez m'y retrouver au quotidien –, j'avais pour seul objectif de faire en sorte que le français soit le plus présent possible à chaque instant de ma vie.

La troisième raison concerne mon point de vue à l'égard de l'état d'inertie qui caractérise l'enseignement du français dans mon pays, la Thaïlande. Beaucoup de collègues ne font qu'enseigner pour enseigner, le nez collé à un manuel fabriqué par des didacticiens français. Comme ils ont peur de faire des erreurs – ils ne veulent en aucun cas perdre la face –, et parce qu'ils ne diversifient pas leurs lectures, ils sont également incapables d'improviser sur un sujet qu'ils ne connaissent pas. Le français enseigné n'est, pour cette raison, qu'un français limité et inadapté au contexte local, les enseignants refusant de considérer les problèmes sociétaux rencontrés sur le terrain.

La quatrième raison découle de la précédente : le contexte local n'a jamais été intégré dans les leçons de français. En cherchant à enseigner le français exclusivement à travers le prisme de la culture française, les enseignants ont peu aidé les apprenants à surmonter les conflits linguistiques qu'ils rencontrent au quotidien. Sans se rendre compte que leurs apprenants ne comprennent pas la plupart de ce qui est enseigné, les enseignants continuent à ressasser les sujets grammaticaux jusqu'à tous les mémoriser sans réellement les appréhender pourtant. Les enseignants de français du Royaume, y compris moi-même, avons tous tendance à commettre des erreurs. À titre d'exemple, nous pourrions évoquer la simple concordance des temps, car le thaï est une langue qui ne cherche pas du tout à marquer un changement de temps dans les formes verbales. Quand les enseignants doivent raconter une histoire au passé, nous découvrons que le fruit de leur travail est malheureusement bourré de fautes. Proposer à la lecture un texte totalement rédigé en français pourrait

être, tant pour les enseignants que pour les apprenants, un moyen concret pour appréhender et actualiser cette langue. Aussi le sous-titre de ce livret, *Et si les Thaïlandais franco-phones prenaient la plume pour rédiger leurs réflexions en français, afin de le rendre vivant par eux-mêmes ?*, se veut-il une invitation au voyage dans les lettres françaises. Si vous êtes enseignant, ne vous contentez plus d'enseigner ! Prenez votre plume pour témoigner en français de vos expériences vécues ! Si vous êtes étudiant, pareillement, ayez plaisir à exprimer en français ce que vous sentez, apercevez, entendez, touchez et goûtez ! Certes, le succès ne viendra pas uniquement en laissant les cinq sens éveillés, de manière à ce que le français soit travaillé intérieurement (et, bien sûr, je n'ai pas oublié le proverbe, « C'est en forgeant qu'on devient forgeron¹ »). À force de pratiquer le français tous les jours, malgré la difficulté, je pense que vous arriverez à le maîtriser un jour. Moi-même, malgré ma ténacité et ma volonté de parvenir à bien enseigner et bien apprendre le français, je me considère toujours « enseignant-apprenant » : en enseignant, j'apprends, découvre ou redécouvre aujourd'hui encore beaucoup de nouvelles règles, ignorées ou simplement oubliées.

La dernière raison concerne les difficultés inhérentes au français. Par rapport au thaï, et surtout à l'indonésien que je découvre au jour le jour, le français est plus difficile à apprendre, notamment au début. Ce qui pose problème au départ, c'est précisément l'existence des deux genres – masculin et féminin – qui demande à chaque débutant de mobiliser ses capacités de mémorisation. Et toute la grammaire du français se base sur cette propriété ! Aussi, quand on doit apprendre une nouvelle règle grammaticale, s'il y a une faille dans notre mémoire, où l'on pourrait dire de manière imagée que sont « stockées » les informations

¹ การฝึกฝนทำให้ชำนาญ / การฝึกฝนทำให้เก่ง

linguistiques françaises, l'apprenant peut facilement se retrouver dans une situation embarrassante. À l'heure actuelle (où « le client est roi » et où le français se trouve également confronté à l'émergence de plusieurs langues locales), il est probable que le français ne sera, en Thaïlande, plus qu'un troisième ou dernier choix pour l'apprenant, alors que dans le passé, le français avait un statut de deuxième langue étrangère, après l'anglais. Si j'évoque le problème de la chute des effectifs des étudiants en français au Royaume, je ne veux en aucun cas laisser se détériorer la qualité de l'enseignement du français. Dans cette perspective, cette réflexion a comme objectif la recherche de nouvelles pistes d'enseignement, celles qui permettraient de former nos futurs étudiants avec efficacité. Les objectifs ne concernent pas les niveaux des DELF² ou DALF, car la possession de n'importe quel niveau de DELF ou DALF sans avoir à pratiquer le français par la suite ne servirait à rien. Ce qui me gêne le plus au sujet de ce diplôme est la mention « à vie » ! Un diplôme de français « à vie » ne garantit en rien *la maîtrise* « à vie » de cette langue pour un adulte – par exemple désireux d'obtenir un diplôme français dans une autre filière spécifique – qui a totalement abandonné l'apprentissage du français, rien que deux ou trois ans.

Même si certaines problématiques (d'ordre linguistique, didactique ou pédagogique et indépendamment leur taille ou leur importance) pourraient faire l'objet d'un projet de recherche à la fois pertinent et cohérent, la moindre de vos pensées peut néanmoins prêter matière à réflexion. Prenez donc votre plume, appliquez les règles du bon français à vos écrits et, croyez-moi, vous y trouverez le même plaisir que j'éprouve et que j'ai éprouvé avant vous !...

² Le DELF (Diplôme d'études en langue française) et le DALF (Diplôme approfondi de langue française) ont été créés par le ministère français de l'Éducation nationale pour les élèves, étudiants et autres apprenants étrangers non francophones. Voir [Le français langue étrangère](#) (FLE) sur Wikipédia.

**EN GUISE D’HOMMAGE À LA LANGUE
FRANÇAISE, LANGUE D’UNE PATRIE DONT
JE ME CONSIDÈRE AUSSI L’ENFANT³**

Préambule

Pour être clair, je tiens à dire que je ne cherche pas à dévaloriser la langue anglaise en exprimant ici les sentiments sincères que j’éprouve pour la langue française, celle qui, après ma langue maternelle, a formé ma pensée, m’a sorti d’un état particulièrement difficile et inévitable pour la plupart des enfants de pays en voie de développement : la pauvreté. Certes, j’ai aimé la langue anglaise que le système éducatif m’avait enseignée, mais j’ai apprécié davantage encore la langue française apprise de mon propre chef, par affinité.

Les thèmes abordés dans cet avant-propos sont la diversité linguistique (que je revendique pour mon pays) et la francophonie « indochinoise » à laquelle je souhaite voir adhérer pleinement la Thaïlande. Je parlerai ensuite de l’université Naresuan, mon université d’origine, qui souhaite justement se rallier à cette francophonie dont je parle. Enfin, j’évoquerai les nouvelles

³ Cet avant-propos est basé sur un extrait de la thèse que j’ai soutenue en 2007, à l’université de Franche-Comté. Bien que le sujet du mémoire ait porté sur un traitement automatique des langues, appliqué à la traduction du thaï vers le français, je pris très vite conscience de ma priorité : enseigner le français. Ainsi, je projetais d’appliquer mes expertises en analyse contrastive de ma langue maternelle et du français, afin que l’enseignement ou l’apprentissage du français soit doté d’un outil autre que les manuels uniquement conçus par des Français. Je tiens ici à remercier tous mes collègues de la section de français de Naresuan, pour avoir pris la peine d’assurer mes cours pendant mes 5 années d’absence (2002-2006).

Je me suis mis à rédiger cet avant-propos fin 2006. Après l’avoir relu, je trouve qu’il reste d’actualité.

technologies de traitement automatique des langues naturelles et, en particulier, de traduction automatique. C'est mon souhait que celles-ci jouent un rôle primordial dans le processus de *francophonisation* de l'Asie du Sud-Est.

La diversité linguistique favorable à la renaissance de la francophonie « indochinoise »

Pour autant que je le sache, exposer un point de vue personnel dans un travail scientifique n'est pas de mise. Celui-ci exige, au contraire, tout le monde le sait, qu'il reste le plus ancré possible dans une perspective objective. Pourtant, j'avais également comme visée, outre le traitement de mon sujet de thèse, le retour de la francophonie dans cette partie du monde d'où je suis originaire. J'ai toujours souhaité que le français joue un rôle véhiculaire prépondérant dans cette région, que la « France, mère des arts » et des pensées universelles, y retrouve une place privilégiée et que la langue française n'y soit parlée pas uniquement par les francophones d'Asie du Sud-Est, pour permettre un accès aux ressources non seulement scientifiques mais également culturelles, au plus grand nombre.

Oui, c'est vrai, je rêvais fort au retour de la francophonie dans ces contrées, elle qui a disparu pendant plus d'une trentaine d'années à cause de luttes idéologiques ! Né à une époque⁴ où les conflits politiques régionaux « flottaient vaguement » déjà dans les esprits eux-mêmes subordonnés au développement des tensions nationalistes d'un pays qui devait se protéger face aux puissances colonialistes, je n'avais pas du tout envie d'adhérer à tout cela, de manière à préserver l'amour que j'éprouvais alors pour la langue française, pour que celle-ci ne risque pas de devenir pour moi une langue étrangère comme une autre, ne méritant ni

⁴ 1959.

d'être étudiée, ni parlée. Je souhaite au contraire qu'elle puisse renaître de ses cendres et manifester sa présence, comme tel était le cas cent ans auparavant. Il m'est difficile de croire que cette présence française dans ma région bien-aimée puisse être, à l'avenir, complètement subordonnée à celle de l'anglais dont la présence ne date que de quelque vingt-cinq ans.

Il est vrai que l'Indochine a souffert de l'oppression, que par le passé et aux yeux des générations plus âgées, elle peut être mal perçue. Mais je crois que ce sentiment n'est plus aussi présent au sein des générations nouvelles, qui ont besoin de combattre la pauvreté ou le chômage par exemple. La nouvelle francophonie indochinoise a, quant à elle, besoin d'une France elle aussi nouvelle, une France tout à la fois bienveillante et tolérante qui, de par son attachement profond et historique, pourrait satisfaire ses besoins et répondre à ses revendications.

Une diversité linguistique favorable à la francophonie et à la Thaïlande, mon pays natal

Que pourrait-il arriver à la Thaïlande si la francophonie renaissait dans cette région ?

Cette interrogation me revient à l'esprit chaque fois qu'on me demande, l'air surpris, le pourquoi de mon apprentissage dans un pays qui n'est ni anglophone, ni francophone. À cela, je pourrais par exemple répondre que je ne trouve pas la position linguistique de mon pays optimale même si, géographiquement, elle est favorable à l'installation d'une plaque tournante du tourisme international, notamment.

Cela s'explique en l'occurrence par notre mauvaise gestion de l'offre de formation en langues étrangères. Si notre système éducatif présente en effet des problèmes, l'un des plus préoccupants reste à l'heure actuelle celui qui concerne l'apprentissage des langues étrangères. Le thaï étant la langue véhiculaire dans le système éducatif national, les autres langues, aussi vivantes

qu'elles puissent être, semblent être enseignées pour être aussitôt oubliées. Cela s'explique par le fait qu'on les étudie pour les écrire et non pour les parler (c'est pour cela que j'affirme toujours que la majorité des Thaïlandais ne sont pas du tout anglophones : l'anglais devrait être appris pour être lu et écrit, mais également parlé, à l'instar de toutes les autres langues étrangères). Si l'anglais a connu une forte expansion, surtout pendant la guerre froide, ce fut à cause de la présence de l'armée américaine. Partout où elle a stationné, celle-ci a malheureusement suscité le développement d'un marché sexuel parallèle et embarrassant pour le gouvernement local, mais également inévitable de par le pouvoir et l'attraction des « billets verts », qui a entraîné un exode rural durant les années 1960-1976. C'était la première fois dans l'histoire du pays qu'une masse de jeunes filles, qui avaient grandi dans la misère et dont l'éducation était seulement de niveau tout à fait élémentaire, quittaient leur village natal pour vivre dans de grandes villes (ces dernières étant exposées au développement économique rapide du marché sexuel). C'est à partir de cette période-là que l'anglais a été véritablement appris pour être parlé. Bien entendu, ce n'était ni un anglais académique, ni même scolaire et c'était probablement la première fois que cette langue était vraiment utile pour ces jeunes Thaïlandaises, devenant seulement en apparence « une langue vivante ». Si les langues n'ont pas pour vocation principale d'être littéraires, dans un registre soutenu et correct, ou inversement de servir à la communication uniquement, c'est néanmoins dans cette dernière fonction que l'anglais a sans doute trouvé une place prépondérante dans notre société.

Aussi, actuellement, n'est-il pas étonnant de pouvoir constater que l'anglais n'est plus aussi « vivant » que le français. Même s'il occupe la première place au sein des langues étrangères apprises par les Thaïlandais, sur le plan de la qualité, l'anglais n'a pas du tout devancé le français.